

# De la transmission naturelle à la réappropriation de la culture

## Table ronde avec Stacy Bossum et Alice Germain

Julie Perreault

---

Number 823, Winter 2023–2024

La transmission au Québec : entre désir et refus

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/103569ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)

1929-3097 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Perreault, J. (2023). De la transmission naturelle à la réappropriation de la culture : table ronde avec Stacy Bossum et Alice Germain. *Relations*, (823), 23–27.

# DE LA TRANSMISSION NATURELLE À LA RÉAPPROPRIATION DE LA CULTURE

Table ronde avec Stacy Bossum et Alice Germain

*Membres de la Première Nation des Pekuakamiulnuatsh, désignant la communauté des Ilnu<sup>1</sup> de Mashteuiatsh près du Lac-Saint-Jean, Stacy Bossum et Alice Germain travaillent tous deux à la revitalisation et à la préservation de leur culture, nommée ilnu aitun dans leur langue, le nelueun. Œuvrant à son compte comme formateur et consultant en développement, le premier pratique et enseigne les savoir-faire traditionnels associés à la vie en forêt aux membres de sa communauté et aux allochtones qui s’y intéressent. Traductrice, interprète et conteuse, la deuxième, qui a pratiqué mille métiers, se passionne aujourd’hui pour la langue et les dimensions culturelles qui s’y rattachent. La transmission est donc au cœur de leurs réflexions. Relations les a rencontrées pour discuter de leurs pratiques de la transmission et de leur vision de celle-ci.*



Nathalie Ampleman, *Lien intime : fragilité et résilience* (détail), cyanotype sur tissu recyclé en coton et broderie, 2017.

**En quoi la transmission fait-elle partie de votre travail et de vos activités quotidiennes, et comment en êtes-vous venu-es à vous intéresser à cette question ?**

**Stacy Bossum :** Je suis consultant et travailleur autonome depuis plus d’un an et demi maintenant, après avoir occupé plusieurs postes dans le domaine culturel dans la communauté et avoir été conseiller politique élu pour un mandat de 4 ans. Je travaille aujourd’hui sur des projets de recherche et de diffusion de la culture. Par exemple, j’aide à documenter l’état du *nelueun* dans la communauté, j’organise des conférences à l’interne et à l’externe, etc. Je donne aussi des ateliers de transmission de manière ponctuelle, sur le tannage de peaux d’animaux, par exemple, que ce soit aux jeunes dans les écoles ou aux adultes de la communauté, ou bien des ateliers sur l’*ilnu aitun* au Centre de la petite enfance. Pour moi, c’est important d’aider les gens à en apprendre plus sur eux-mêmes et sur leurs racines.

C’est donc ce que je fais aujourd’hui, mais il y a tellement de choses qui m’ont conduit là ! Mon intérêt pour l’histoire et

la culture s'est concrétisé grâce à un emploi étudiant quand j'avais environ 20 ans. J'avais été engagé comme agent de projet par le Service patrimoine, culture et territoire de la communauté pour mettre sur pied un registre de gardiens de territoire et en faire l'historique. Ce n'était pas tout à fait dans ma branche — je finalisais alors ma technique en comptabilité-gestion. J'ai tout de même passé l'été à élaborer le registre avec eux et ça m'a permis de comprendre certaines dimensions organisationnelles de ma Première Nation que je n'avais jamais mises en question avant, comme la réserve à castor. Il s'agit d'un système de partage du territoire qu'on utilise encore aujourd'hui, mais c'est relativement nouveau pour nous. Traditionnellement, nos territoires de chasse étaient délimités en fonction des familles, mais les frontières bougeaient constamment. En 1951, le gouvernement québécois a voulu fixer des limites claires pour le prélèvement du castor afin d'assurer sa préservation, car celui-ci était de plus en plus rare sur le territoire. Les lignes de partage ont été dessinées par un fonctionnaire qui suivait les déplacements des familles, mais sans tenir compte du fait que ces derniers pouvaient changer d'une année à l'autre. En conséquence, les lignes tracées étaient approximatives, puis le système lui-même est venu modifier un peu notre conception du territoire, qui n'était pas axée sur la même notion de propriété.

### *La transmission, aujourd'hui, ce n'est plus comme avant, du temps où les enfants vivaient en forêt avec leurs parents.*

Comme tout le monde de la communauté, je connaissais déjà un peu la réserve à castor à l'époque, mais comprendre l'histoire derrière celle-ci m'a amené à me poser toutes sortes de questions, à m'interroger sur nos façons de vivre et sur les transformations qu'elles ont subies. Comme je suis quelqu'un de curieux par nature et qui réfléchit beaucoup, j'ai eu envie d'en connaître davantage sur l'histoire, sur nos manières de vivre et nos pratiques plus traditionnelles, puis finalement de transmettre ces connaissances à d'autres. Je ne suis pas historien, ni archéologue ou géographe, mais j'ai acquis beaucoup d'expérience de terrain depuis. Je travaille aujourd'hui avec des professionnel·les dans différents domaines, comme des chercheur·euses universitaires et des linguistes, et je suis aussi en contact avec des aîné·es de la communauté et d'autres gens qui vont en territoire, comme on dit. J'ai beaucoup appris de cette façon sur le contexte de la communauté à Mashteuiatsh et sur la Première Nation des Pekuakamiulnuatsh.

Par ailleurs, j'ai aussi eu la chance de grandir dans un environnement familial intergénérationnel et riche culturellement, avec des grands-parents qui avaient une pratique

traditionnelle encore très active — même s'ils n'allaient presque plus en territoire en raison de leur âge, ils pratiquaient l'*ilnu aitun* dans leur atelier derrière la maison et nous racontaient des histoires sur leur vie en forêt. J'ai donc appris les valeurs et la culture à la maison dès mon jeune âge. Pour moi, c'était normal, c'était ce que tout le monde vivait, mais en vieillissant, je me suis aperçu que ce n'était pas la même chose dans toutes les familles de la communauté : tout le monde n'avait pas le même accès à la culture. Et jusqu'à un certain point, c'est vrai même pour moi : je suis Ilnu, mais je n'ai pas la vie de mes grands-parents et je n'ai pas vécu comme eux sur le territoire. C'est difficile parfois, avec nos vies d'aujourd'hui, alors qu'on parle très bien le français, qu'on vit dans la modernité, de comprendre ce qui nous différencie vraiment, ce qui fait notre identité.

**Alice Germain :** Pour ma part, j'ai occupé différents emplois avant de m'intéresser à la transmission : secrétaire, réceptionniste; je suis même allée dans le bois pour planter des arbres à une certaine époque. Puis, de fil en aiguille, j'ai fini par me diriger vers des activités qui touchaient vraiment mon identité; des activités en lien avec la culture, la langue, le territoire, les rapports avec les aîné·es, tout ce qui était proche de la nature et de nos traditions, parce que c'était là-dedans que j'étais bien. J'ai été animatrice touristique, puis agente territoriale, et depuis un an et demi environ, je travaille comme agente de la langue *nelueun* pour Pekuakamiulnuatsh Takuhtikan, notre conseil de bande. Je fais de la traduction de ma langue maternelle, le *nelueun*, vers le français principalement. Et à côté de tout ça, j'interprète aussi des contes et des légendes. Ça, c'est quelque chose que j'adore faire! Ça me permet de faire connaître notre culture, puis de transmettre les enseignements traditionnels d'une autre façon. Les histoires que je raconte sont souvent rattachées à nos actions quotidiennes, à ce que nos parents faisaient, à ce qui se passait quand ils montaient dans le bois et vivaient en territoire.

Pour moi, c'est important de pouvoir transmettre ces connaissances aux gens qui veulent les recevoir, mais ça ne va pas toujours de soi. La transmission, aujourd'hui, ce n'est plus comme avant, du temps où les enfants vivaient en forêt avec leurs parents et que l'apprentissage se faisait naturellement. Dans mon cas, par exemple, à cause de mes années passées au pensionnat, entre autres, de la coupure que cela a occasionné avec le mode de vie de mes parents, il y a des connaissances qui ne m'avaient pas été transmises de façon plus naturelle et que j'ai dû aller chercher d'une manière ou d'une autre, en suivant des cours, en pratiquant des activités traditionnelles, en participant à des rassemblements, en échangeant avec les aîné·es puis avec des gens qui ont pu me transmettre les connaissances qui me manquaient. Puis je continue toujours à apprendre aujourd'hui, à aller chercher des savoirs que je pourrai transmettre ensuite.



Nathalie Ampleman, *Lien intime : fragilité et résilience*, cyanotype sur tissu recyclé en coton et broderie, 2017.

**On dit souvent que les politiques coloniales au Québec et au Canada ont affecté à différents degrés les cultures et les communautés autochtones, causant des bris dans la transmission des valeurs, des langues, des modes de vie traditionnels, etc. Qu'est-ce qui a été perdu selon vous avec des mesures comme les pensionnats, la sédentarisation, l'éducation obligatoire dans les écoles, etc., et comment est-il possible de réparer tout cela aujourd'hui ?**

**S. B. :** C'est difficile de savoir ce qui a été perdu ou oublié. Quand on parle aux gens, certains nous disent que ce n'est pas perdu, que c'est juste oublié, parce qu'eux s'en rappellent ou le font encore. Mais c'est sûr qu'il y a des pratiques qui se font moins, ou plus rarement, comme les paniers d'écorce par exemple. Pour moi, le véritable défi aujourd'hui est de savoir comment rendre la culture accessible et comment la transmettre. Parce que la transmission naturelle a été brisée, Alice a raison de le mentionner; la vraie transmission naturelle, celle qui se faisait à 100 % de père en fils, de mère en fille, sur plusieurs générations, en impliquant souvent les grands-parents. Puis la culture — les savoir-faire, les savoir-être, les valeurs, la langue — se transmettait en territoire, à travers les activités de tous les jours. Ça se faisait beaucoup par observation. C'était : regarde ce que je fais puis tu vas apprendre,

ne pose pas trop de questions, et réessaye-le tout seul. Les jeunes de la génération de mes grands-parents étaient pratiquement autonomes en territoire à 12 ans; ils étaient capables de trapper, de chasser, ce qui n'est plus le cas de nos jours. Aujourd'hui c'est complètement l'inverse! À l'école, par exemple, tu t'assois, on t'explique et tu apprends.

C'est donc le mode même de la transmission qui a été chambardé en lien avec tous les autres bouleversements qui ont affecté nos communautés. C'est le défi qu'on a aujourd'hui, mais on ne peut pas non plus revenir en arrière. Moi, par exemple, j'aurais voulu vivre la vie de mes grands-parents, et ça a été un véritable deuil de ne pas pouvoir le faire, mais cette vie-là est très mal adaptée à celle d'aujourd'hui. Parce que ce serait quand même difficile de repartir vivre comme le faisaient mes grands-parents. Avant, il y avait tout un réseau de contacts qui permettait de s'entraider; les gens partaient ensemble en territoire, en familles plus élargies. Tandis qu'aujourd'hui, si je monte en territoire tout seul avec ma famille, je vais avoir besoin idéalement d'un VTT, d'un *pick-up*, et je vais devoir travailler pour ça. Je ne peux pas vivre exactement comme à l'ancienne, même si j'essaie de faire le plus de choses possible par moi-même, de fabriquer mes propres outils par



Nathalie Ampleman, *Lien intime : fragilité et résilience* (détail), cyanotype sur tissu recyclé en coton et broderie, 2017.

exemple, mes propres raquettes, mes rames, mon propre couteau croche. Parfois aussi, je trouve qu'on veut mettre une cloche de verre sur la culture. Mais c'est quoi la vraie culture, celle des années 1900 ? Si tu recules encore de deux ou trois siècles, il n'y avait pas de fusil, il n'y avait pas de piège de fer ni de toile de coton. Je pense qu'il n'y en a pas de « vraie culture » ; c'est toujours la culture du moment, et la question, justement, c'est de savoir comment l'adapter à la vie de tous les jours.

**A. G. :** C'est sûr qu'avec le temps, l'éducation, les pensionnats, ça nous a coupés de nos familles, puis ça a mis un frein à la transmission naturelle. Or, on apprend mieux de cette façon, on apprend plus vite. Moi, par exemple, ça m'a manqué. Mes propres parents montaient en territoire, c'était ça leur vie, leur façon de survivre et de payer pour ce dont ils avaient besoin. Mais pendant ce temps, nous, les enfants, étions au pensionnat. On ne nous y apprenait pas ces compétences-là, c'était même interdit.

Aujourd'hui, la vie n'est plus pareille. Tout ce qu'on a perdu comme enseignements, tout ce que nos parents n'ont pas pu nous transmettre, on ne le voit pas dans la communauté, on ne le sent pas cet enseignement-là. Et ça contribue aux problèmes personnels et sociaux ; on est moins ensemble en familles, on est plus isolé-es, c'est plus difficile de s'entraider. Moi, j'aimerais ça par exemple amener des gens qui ont différents problèmes en territoire pour qu'ils puissent

se guérir, retrouver leurs racines, parce que leur situation me touche beaucoup et que j'aime être en forêt, mais je n'ai plus l'énergie comme avant et je n'ai pas toutes les ressources. Dans le temps, les gens marchaient, partaient en canot, s'en allaient avec un toboggan, en raquettes, etc., mais aujourd'hui, ce n'est plus envisageable de partir sans transport motorisé. Tout cela coûte cher, et il faut travailler en plus ; on n'a plus les mêmes besoins en termes de temps et d'argent.

**Vous parlez beaucoup de « transmission naturelle ». Y a-t-il un mot dans votre langue pour définir ce concept ? Celui-ci a-t-il une signification particulière dans votre culture ?**

**A. G. :** Je dirais qu'autrefois, tout cela allait de soi. La culture se transmettait dans la famille, à travers les activités du quotidien, sans qu'il y ait besoin de définir le mot. Les jeunes apprenaient tout très tôt en observant ce que leurs parents faisaient puis en répétant leurs gestes. La langue est un bon exemple de cela. On l'apprend presque malgré nous à un très jeune âge, en recevant les paroles qui nous entourent, parce que nos parents nous parlent, nous chantent des ballades dès notre plus jeune âge, voire lorsqu'on est dans le ventre de notre mère, parce qu'on les entend constamment. C'est la même chose pour la culture et les activités traditionnelles, ça va ensemble selon moi. Et l'idée d'enseignement, au sens moderne du terme, s'applique bien mal ici, parce que tout ça se fait naturellement, sans avoir à le nommer.

Par contre, avec le temps, en passant d'une culture orale à l'écrit, il a fallu définir des mots nouveaux pour ne pas perdre le sens de nos pratiques traditionnelles, mais ce n'est pas nécessairement facile. C'est en partie pourquoi il y a beaucoup de néologismes aujourd'hui. Nous avons trouvé un mot, par exemple, pour dire « transmetteur », mais je ne l'aimais pas tellement. La traduction littérale signifiait quelque chose comme « je donne ma langue », « je lui donne », mais sans la reprendre, au sens de laisser quelque chose quelque part. Je réfléchissais par la suite avec Stacy afin de trouver un mot plus adéquat, puis, si je me souviens bien, nous avons choisi le terme *kauapihtalat*, « celui qui montre ». Ce mot renvoie plus directement au mode de transmission naturelle : les parents « montraient » les choses à faire, puis les enfants observaient et apprenaient de cette façon. Mais ce n'est pas un terme officiel.

**S. B. :** Ce n'est effectivement pas facile de trouver un mot pour « transmission naturelle », mais la question est intéressante. Il faudrait décortiquer le terme, comme on l'a fait pour la culture. « *Ilnu* », c'est l'être humain, puis « *aitun* », c'est ce qu'il fait, les savoir-faire. Donc, la culture, *ilnu aitun*, réfère à ce que l'Ilnu fait en réalité. Mais au-delà de la définition, pour moi, la transmission renvoie à un ensemble de dimensions interreliées. C'est ce que je présente parfois dans mes ateliers, à partir d'un graphique que j'ai élaboré. Il présente quatre sphères : il y a *ilnu aitun*, le savoir-faire; le *nelueun*, qui est la langue; *Nitassinan*, le territoire; *uelutshiun*, le savoir-être et les valeurs. Ces quatre sphères sont importantes sur le plan de l'identité. C'est quand on réussit à les intégrer et à les mettre en œuvre, par nos façons de vivre, qu'on se rapproche de l'identité ilnu au sens fort, que je place au centre du graphique, mais c'est difficile. Pour moi, le centre, ce sont mes grands-parents; c'étaient eux les vrais Ilnuatsh<sup>2</sup>. Ils vivaient en territoire, maîtrisaient les savoir-faire et les valeurs, parlaient la langue. Et tout ça était interrelié. Tandis qu'aujourd'hui, avec tous les changements qu'on a vécus, avec nos modes de vie modernes, tout est plus compartimenté. Moi, par exemple, je ne me considère vraiment pas au centre, même si j'aspire à m'en rapprocher le plus possible. Je veux connaître les savoir-faire, maîtriser la langue et les valeurs. Le territoire, j'y vais le plus souvent possible, mais je n'y habite pas à l'année. Nos modes de vie ont été bouleversés en à peine 300 ou 400 ans, mais par contre, tout est encore là :

le territoire, les valeurs, les savoirs, la langue. Le défi est de savoir comment apprendre le plus possible, comment faire connaître notre culture, puis comment transmettre les connaissances aux plus jeunes dans le contexte d'aujourd'hui.

**Y a-t-il pour vous, dans l'idée même de transmettre, quelque chose comme la nécessité de redonner aux gens de votre communauté la fierté de leur culture et de leur identité?**

**A. G. :** Oui, pour moi c'est important. Nos valeurs, notre langue, nos relations avec nos parents et avec le territoire, nos actions quotidiennes, même en ville, tout cela définit notre identité. C'est important de les garder vivantes et d'en être fier-ères : pour la pérennité et la survivance des Premières Nations, mais aussi pour nous, comme individus. Personnellement, retourner vers les savoirs et les activités traditionnelles, comme la chasse, la trappe, la vie en territoire, m'a beaucoup aidée à m'accepter et à être fière de qui je suis en tant qu'Ilnu, parce que ça n'a pas toujours été le cas. Maintenant, quand on m'invite à parler à l'extérieur de la communauté, je m'exprime dans ma langue d'abord, même si j'explique ensuite; c'est ma façon d'exprimer ma fierté. L'identité est collée à soi, elle est essentielle, et c'est vrai pour n'importe quelle personne, de n'importe quelle nation.

**S. B. :** On a une très belle culture et on doit en être fier-ères. Elle est tellement riche, c'est important de la transmettre et de la faire vivre, tant dans la communauté qu'à l'extérieur. Je vois ma tâche comme celle d'un passeur, d'un porteur de messages qui crée un pont entre la vie plus traditionnelle et la vie moderne. Mais la tradition, ce n'est pas le passé, ça se vit dans le présent, même si c'est toujours important de connaître son histoire — familiale, nationale, territoriale, etc. — pour pouvoir comprendre son identité. Il faut souhaiter que la culture continue à se transmettre et que ça se fasse de manière naturelle et non forcée; qu'elle soit accessible et attrayante pour les apprenant-es. L'intérêt que je vois chez les jeunes, y compris chez mes propres garçons, me donne beaucoup d'espoir. ■

**Propos recueillis par Julie Perreault**

1 — Le *nelueun* est une variante régionale de l'*innu-aimun*, la langue innue, propre aux locuteurs et locutrices de la communauté de Mashteuiatsh, qui se désignent par la dénomination « Ilnu ».

2 — Il s'agit du pluriel de « Ilnu ».